

Chinois ne paieraient pas leurs vivres bien cher, même s'ils avaient assez de dollars.

Après le Canada, le meilleur marché, à condition de pouvoir y entrer, est celui des États-Unis. La preuve, c'est que, lorsque je me trouvais en Alberta l'autre jour, j'ai mis les cultivateurs au courant de la situation. Que mon ami de Calgary-Ouest, qui s'intéresse à la région, sache que l'une des raisons de mon voyage là-bas était de leur rappeler qu'ils vendent 500,000 bêtes à cornes par année et que la Saskatchewan en vend 400,000 par an. En agissant ainsi depuis quelque années, ils ont réduit le cheptel de deux millions. S'ils continuent encore quelques années, il nous faudra nous demander d'où viendra la production. Nous n'aurons pas à nous inquiéter des mesures à prendre pour l'écouler. Je les ai mis en garde contre la vente prématurée de leur bétail et l'emblavage de trois millions d'acres de plus l'an dernier. Je les exhorte à ne pas recommencer une autre fois, à conserver leur bétail, à continuer de le nourrir et à réduire les emblavures.

Si je parle ainsi, c'est pour rappeler qu'il est impossible de savoir d'avance qu'on vendra ses produits sur un marché qui ne vaut pas le marché actuel. Il n'est pas d'autre endroit au monde où l'on puisse vendre le bétail à un prix qui poussera les cultivateurs à diminuer le nombre de bêtes comme ils le font maintenant pour vendre du bétail aux États-Unis. Lorsqu'ils ont commencé à vendre, ils ne pensaient pas jouir de ces prix assez longtemps pour réduire leurs troupeaux. Ils pensaient réaliser un bénéfice sur la vente des animaux qui étaient de trop et atteindre enfin un niveau moins élevé, mais cette prévision ne s'est pas encore réalisée.

Après que nous en aurons fini avec les États-Unis, s'il nous reste quelque chose à vendre, c'est sur le marché britannique qu'il faudra chercher à l'écouler, abstraction faite, évidemment, des restrictions qu'on impose et de ce qu'on refuse d'acheter. Une fois approvisionnés ces trois marchés, s'il nous reste quelque chose, nous nous mettons en quête de nouveaux débouchés, mais il est rare qu'il nous reste quoi que ce soit. Nous sommes toujours disposés à vendre n'importe où nos produits et à en toucher le prix que nous pouvons généralement obtenir. Partout où nous pouvons vendre des produits, nous gardons des contacts, afin d'obtenir tous les renseignements que nous pouvons. Je répète ce que j'ai déjà dit plusieurs fois,—et j'espère qu'en le disant, je ne provoquerai pas une autre discussion,—savoir que nous n'avons pas trop de mal à vendre nos excédents. Et quand je dis excédents je n'emploie pas le mot à la légère. Je lui donne son sens le plus large, c'est-à-dire la partie de la pro-

[Le très hon. M. Gardiner.]

duction qu'on n'entend pas consommer dans son propre pays. Je ne parle pas de ce qui peut rester à la fin de l'année. Je pourrais passer en revue les chiffres que j'ai sous les yeux pour vous montrer que lorsque nous arrivons au bout de l'année, il ne nous reste rien du tout, ou pas grand chose.

Une voix: Excepté le beurre.

Le très hon. M. Gardiner: Nous n'en avons pas beaucoup. Nous mangeons un million de livres de beurre par jour. Nous pourrions consommer tout notre excédent en dix jours. Si la neige que nous avons persiste jusqu'à la fin d'avril, nous épuiserons tout ce beurre. Nous n'en aurons pas trop si nous connaissons un mois d'avril comme j'en ai déjà vu.

M. Drew: La situation sera déplorable si nous avons de la neige en juin.

Le très hon. M. Gardiner: J'en ai déjà vu en mai et j'ai même patiné le 7 mai.

M. Knowles: Vous patinez tous les mois de l'année.

Le très hon. M. Gardiner: L'honorable député dit que je patine. J'avais l'habitude de patiner fréquemment, mais je ne le fais plus.

M. Knowles: Vous vous aventurez sur une glace plutôt dangereuse.

Le très hon. M. Gardiner: J'avais l'habitude aussi de tenir fort occupées certaines personnes qui sont à la Chambre.

Une voix: Non pas sur une glace dangereuse.

Le très hon. M. Gardiner: Non, nous mettons la glace à un endroit où elle ne se briserait pas, mais nous l'avions quand même. En terminant mes observations sur ce sujet, je ferai remarquer que nous explorons tous les marchés de l'univers en vue d'y vendre nos produits agricoles. Nous en écoupons de temps à autre dans l'État d'Israël, dans l'Inde, en Grèce, en Italie et en France. Nous en vendons partout où c'est possible, et ce n'est pas toujours parce que nous avons des inquiétudes au sujet d'excédents. C'est parce que nous désirons encourager les gens à faire ce à quoi mes amis d'en face songent quand ils parlent de troc. Nous voulons faire plaisir à ces gens en nous rendant à leurs désirs, au risque de manquer parfois de ces produits nous-mêmes.

M. Wright: J'aimerais formuler quelques observations et poser une question au ministre. Le représentant de Brant-Wentworth a déclaré cet après-midi que les membres de notre groupe ont surtout attribué l'augmentation de la production en Grande-Bretagne à ce qui s'est passé ces trois ou quatre dernières années sous le gouvernement tra-